

# Point de suspension

## Entre Deleuze et Freud : « une vie... » douloureuse

Solange M. Guénoun\*

« La vocation est toujours prédestination par rapport à des signes. Tout ce qui nous apprend quelque chose émet des signes, tout acte d'apprendre est une interprétation de signes ou de hiéroglyphes. »<sup>1</sup> Nous entrons ainsi par le milieu de l'œuvre deleuzienne, gros d'aventures conceptuelles, ouvertes par ce formidable coup de vent que fut Mai 68. Nous sommes en 1970-71, entre les premiers mots publiés de Deleuze en octobre-novembre 1945 : « La femme n'a pas encore de statut philosophique. Problème urgent. »<sup>2</sup> Et ses dernières phrases, de septembre 1995, qui insistent sur une « blessure », dans « L'immanence : une vie... »<sup>3</sup>. Nous enchaînons ici dans un après-coup, ces mots – « La femme », une « blessure », et « L'immanence : une Vie... » – afin de ponctuer une vie toute philosophique<sup>4</sup>. Et de

---

\* Solange M. Guénoun ([solange.guenoun@uconn.edu](mailto:solange.guenoun@uconn.edu)) est professeure au département de Modern and Classical Languages de la University of Connecticut (Storrs CT, États-Unis d'Amérique).

<sup>1</sup> Gilles Deleuze, *Proust et les signes*, PUF, 1970, pp. 10-11.

<sup>2</sup> Gilles Deleuze, « Description de la femme : pour une philosophie d'autrui sexuée », *Poésie*, numéro 28, octobre-novembre 1945.

<sup>3</sup> Gilles Deleuze, *Philosophie* 47, septembre 1995, pp. 3-7. Voir l'« Introduction » de John Rajchman dans *Pure Immanence. Essays on A Life*, trad. Anne Boyman, New York : Zone Books, 2001, pp. 7-23.

<sup>4</sup> C'est l'un des multiples trajets de l'œuvre possibles, choisi parce que peu emprunté jusqu'ici, et qui, sans ignorer les autres, ne pourra en tenir compte. Ainsi il ne sera pratiquement pas question des ouvrages fondamentaux où l'on a coutume de retrouver les périodes pré-, pro-, ou anti-, psychanalytiques de Deleuze: ceux du philosophe classique de l'histoire de la philosophie, ou l'auteur d'un roman logique et psychanalytique, *Logique du sens*, qui se plie en même temps au dernier exercice universitaire de la thèse, *Différence et répétition*. Ou ceux encore, trop médiatiques, de *L'Anti-Oedipe*, ou pas assez, comme ces *Mille plateaux*, dont le semi-échec attriste leurs auteurs. Tout cela est déjà fort bien glosé,

saluer au passage ce concept majeur de Deleuze, l'« Immanence », encore intraduisible dans l'idiome philosophique courant<sup>5</sup>. Mais laissons cela de côté, pour l'instant, pour nous intéresser au Deleuze « devenant » et non « revenant », de *Critique et clinique* (1993), ce livre-testament auquel tout semble aboutir<sup>6</sup>. Car c'est là que nous ferons rencontrer Deleuze et Freud, ce couple contre-nature formé sur des malentendus structuraux, dès le début, et jusqu'à la fin<sup>7</sup>. Malentendus qui seront néanmoins la « chance » d'une œuvre projetée dès 1961-1967 comme une « clinique » philosophique et esthétique<sup>8</sup>. Mais une clinique qui sera contrariée, conceptuellement, puisque le désir de Deleuze, en partie réalisé, dans *Critique et*

---

et surtout ne peut être sérieusement traité ici, du point de vue de la relation de Deleuze à Freud. Le parcours limité ici privilégié, de Masoch à Bartleby, n'en condense pas moins certains enjeux fondamentaux de l'œuvre.

<sup>5</sup> Jacques Derrida écrit : « Ce mot d'« immanence » auquel il a toujours tenu pour lui faire ou laisser dire quelque chose qui nous reste encore sans doute secret », in « Il me faudra errer tout seul », *À chaque fois unique la fin du monde*, Éditions Galilée, 2003, p. 238. Voir Stefan Leclercq, *Gilles Deleuze, immanence, univocité et transcendental*, Sils Maria éditions, 2003, sur le concept d'immanence et la question de la « blessure » comme « événement » (pp. 86-89, 190-206).

<sup>6</sup> Voir Françoise Proust, « Le style du philosophe » in *Tombeau de Gilles Deleuze*, dirigé par Yannick Beaubatie, Mille Sources, 2000, pp. 127-128.

<sup>7</sup> Ce malentendu inaugural a été souligné par Jean-Pierre Chartier, dans « Une lecture de Gilles Deleuze avant *L'Anti-Ceïpe* », in *Évolution psychiatrique*, 44, 2, 1979, pp. 247-263.

<sup>8</sup> Dans « Mystique et masochisme », in *L'Île déserte et autres textes*, Éditions de Minuit, 2002, p. 184, Deleuze précise lors d'un entretien publié dans la *Quinzaine littéraire* du 1-15 avril 1967, que ce qu'il aimerait étudier, « c'est un rapport énonçable entre littérature et clinique psychiatrique », dont la *Présentation de Sacher-Masoch* n'est qu'un premier exemple. Par ailleurs, s'il s'est permis, dit-il, de parler de psychanalyse et de psychiatrie, c'est parce qu'il « ne s'agissait que d'un problème de symptomatologie. Or la symptomatologie se situe presque à l'extérieur de la médecine, à un point neutre, un point zéro, où les artistes et les philosophes et les médecins et les malades peuvent se rencontrer », p. 185.

*clinique*, nous semble être demeuré désir<sup>9</sup>. Ouvrant ainsi l'œuvre sur un devenir psychanalytique, tel qu'il se reformule en ce moment même<sup>10</sup>.

Pour lancer notre lecture, un trait textuel, non consensuel nous servira de fil conducteur. La question si peu deleuzienne, de la « douleur ». En effet, à sa question/réponse de 1970 « qu'est-ce que le savoir sinon l'aventure de la vie dans le cerveau des grands hommes? », Deleuze rajoute en 1993, l'adjectif « douloureuse », soit le savoir comme « vie douloureuse », dans le cerveau<sup>11</sup>. Il peut sembler paradoxal, à première vue, de mettre ainsi le « Freud indirect » de Deleuze, (puisqu'il ne lui a jamais consacré de monographie ou fait d'étude directe de ses textes), ainsi que l'œuvre deleuzienne dans son ensemble, sous le signe de la « douleur », alors que le signe qui insiste dans l'effort de pensée de Deleuze est, sans contester, celui de « joie ». Mais, lisons les textes.

---

<sup>9</sup> Quand bien même l'on pourrait s'attendre ici à un morceau de choix, sur l'ontologie du désir opposée au plaisir de Deleuze, et sur l'opposition à la métapsychologie freudienne en ces matières, il est préférable de laisser la parole à Deleuze, faute de pouvoir aborder ici sérieusement ces concepts. Car nous pensons, avec David Rabouin, que la « pensée du désir » reste encore un *problème*, encore inaudible, enfoui sous bien des malentendus qu'il reste à dissiper. Voir « La pensée du désir, un échec ? » in « L'effet Deleuze », *Magazine littéraire*, 406, février 2002, pp. 49-51.

<sup>10</sup> *Deleuze et la psychanalyse*, de Monique David-Ménard (PUF, 2005), a sans doute marqué un jalon important. Voir aussi ses travaux antérieurs, à l'interface de la philosophie et de la psychanalyse, d'une exemplarité quant à la rigueur et à l'originalité. Par ailleurs, Mehdi Belhaj Kacem, dans *L'Affect* (Tristram, 2004), et Slavoj Žižek, dans *Organs without Bodies* (Routledge 2004), sont revenus, de manière provocante et sérieuse à la fois, sur la relation compliquée de Deleuze à la psychanalyse, loin des consensus et des paresseuses dogmatiques de la scholastique deleuzienne anti-freudienne.

<sup>11</sup> Voir *Critique et clinique*, Éditions de Minuit, 1993, p. 30 : « Qu'est-ce que le savoir sinon l'aventure douloureuse dans le cerveau des grands hommes » ; pour ce rajout et tous les passages supprimés évoqués ici, voir « Schizologie », « Préface », *Le schizo et les langues*, Éditions Gallimard, 1970, pp. 21-23.

Deleuze et Freud nous apprennent en effet que la douleur – opposée au plaisir – n'est ni une passion (le contraire de la joie n'est pas la douleur, c'est la tristesse), ni une pulsion, tout au plus une « pseudo-pulsion »<sup>12</sup>. Pour Freud, l'affect de la douleur ne peut en effet être ni refoulé ni sublimé. Seuls des anesthésiants, antalgiques, toxiques, ou des diversions psychiques peuvent l'influencer ou l'atténuer. Quant à la douleur morale, qui peut même ne pas être éprouvée – si elle est inconsciente – on peut la retrouver au service de cet étrange plaisir de souffrir. Pour Deleuze, la douleur – et sa négation philosophique (la douleur n'est rien) –, va produire la formule d'un « inconscient » non freudien, soit ce que j'appelle l'inconscient « indolent » de Deleuze. Cette formule est de l'ordre du concept et de son expérimentation, d'une décision comme condition de possibilité même d'une œuvre philosophique<sup>13</sup>. Deleuze va poser en effet, par l'intermédiaire de personnages conceptuels, que la douleur, mais aussi le plaisir, ne sont rien, que seul compte le « désir » dans sa plénitude. Et il va les retourner en joie, c'est à dire en création, puisque quand bien même la vie douloureuse est « injustifiable », elle « n'a pas à être justifiée »<sup>14</sup>.

---

<sup>12</sup> Pour une description métapsychologique, freudienne, rigoureuse de la douleur voir Paul-Laurent Assoun, *Corps et symptôme*, tome 2, Éditions Economica, 1997, pp. 5-46. Ainsi, p. 15 : « 'L'indolent' est celui qui ne souffre pas, atteignant un état 'apathique' [...] glaciation de l'affect qui [...] peut signaler l'état mélancolique. »

<sup>13</sup> Pour Deleuze, « penser, c'est expérimenter, c'est problématiser ». Voir François Zourabichvili, *Deleuze. Une philosophie de l'événement*, PUF, 1994, p. 29.

<sup>14</sup> La question philosophique et éthique de la tristesse/joye chez Deleuze a déjà fait l'objet d'un colloque *Joyful Wisdom. Sorrow and an Ethics of Joy*, organisé par David Goicoechea et Marko Zlomislic (St. Cartharines : Thought House, 1992), et a produit, entre autres, une lecture « levinassienne », négative, de Deleuze à ce sujet, par Edith Wyschogrod, *Saints and Postmodernism. Revisioning Moral Philosophy* (Chicago : University of Chicago Press, 1990), et une critique raisonnée de la part de Constantin Boundas : « The Ethics of Counter-Actualization », in *Concepts*, hors-série : « Gilles Deleuze 2 », Éditions Sils Maria, 2003, pp. 170-199. Mais

Revenons alors à la lettre des textes. Comme il ne peut être question ici d'une analyse détaillée de la ré-écriture deleuzienne en 1993 de sa « Schizologie » de 1970, qui devient « Louis Wolfson ou le procédé » (Deleuze 1993 : 18-33) on n'en signalera que quelques « rajouts » et remaniements qui marquent les deux derniers paragraphes de l'article. Au rajout de l'adjectif « douloureuse » déjà mentionné, il faut remarquer que dans le long développement qui suit, considérablement remanié, Deleuze d'une part conserve le mot « douleurs » qui revient à plusieurs reprises de la même manière, dans les deux versions du texte, accompagné des mêmes adjectifs (« grandes », « petites », « modérée », « supportable »), qui ont tous trait à la « vie ». Et d'autre part, il supprime un long passage, où transparaissent ses affects, comme on peut le lire dans ce court extrait :

Combien nous aurions tort de voir en tout cela les rudiments d'une mauvaise philosophie. Et pour arriver à l'idée que la vie n'a pas à être justifiée, combien de pensées débiles, de délires et de balbutiements psychotiques faut-il à chacun de nous. Et tant de nous qui n'y arrivent jamais.

Mais, qui, nous?

Il faut également noter qu'à la place de ce long passage entièrement raturé en 1993, Deleuze ne laisse que trois points de suspension, qui ne sont pas sans nous rappeler ceux sur lesquels il nous a cruellement quittés, en 1995, ceux de « L'immanence : une vie... ». Comme si par cette aposiopèse, ce dernier cri silencieux, dans ce processus de subjectivation qu'était la création-résistance de Deleuze, le cri-affect s'était enfin fixé dans un concept : « l'Immanence ». Peut-on faire plus condensée, plus cruelle, cette « vie douloureuse » devenue « une vie... », comme dans un après-

---

le « problème de la douleur » comme enjeu de la rencontre Deleuze-Freud ne relève ici ni de l'éthique ni de l'ontologie, mais du projet deleuzien d'une clinique philosophique et esthétique.

coup tout freudien, ou ce triple temps logique lacanien foudroyant, du « voir », « comprendre », « conclure » ?

Face donc à la révélation de la vérité qui s'impose au schizo, Deleuze semble occuper la même place que Freud face au poète qui dit la vérité sur la « vie injustifiable » et qui « n'a pas à être justifiée » : c'est le même aperçu sur la cruauté de la vie, sans justification, et sur la cruauté psychique, « sans alibi » que donnent autant Freud que Deleuze<sup>15</sup>. Révélation insupportable, qu'on préfère payer par des douleurs, psychotiques ou mélancoliques, plutôt que d'en tirer les conséquences logiques. Et contre laquelle, le schizo comme le poète, se révoltent, dans leur processus schizophrénique ou mélancolique, tantôt créateur (de procédés, de formules, de poèmes), tantôt destructeur, quand il s'interrompt et se fige en maladies.

Que dire alors de l'usage de la psychanalyse, d'une version à l'autre, et après les ruptures fracassantes de *L'Anti-Œdipe* et de *Mille plateaux* ? En 1970, les deux derniers paragraphes de « Schizologie » de Deleuze empruntent encore le lexique, les concepts et les méthodes d'interprétation psychanalytiques qu'il répudiera par la suite, puisque le langage du schizo, écrit-il,

traîne avec lui toute une histoire de sexe et d'amour [...] l'histoire malheureuse d'un amour que son procédé murmure et retient, plus cachée que si elle était refoulée. Car, imbriquée et insufflée dans les mots, il faut la retrouver comme dans une devinette, non plus la traduire comme un signifié.

Lacan et la « linguisterie » sont encore passés par là, et la sexualité, la castration, l'inversion (Deleuze 1970 : 22), ne sont pas encore les mots obscènes qu'ils deviendront par la suite chez les anti-œdipiens. De même, le « papa-maman » n'est pas encore cette chose absolument insupportable, puisqu'elle est encore copieusement

---

<sup>15</sup> Voir Jacques Derrida, *États d'âme de la psychanalyse*, Éditions Galilée, 2000, pp. 12-13.

présente, autant dans le texte du schizo que dans celui de Deleuze, avant de passer, brutalement, à la trappe. Deleuze écrit, en effet :

Mais le schizophrène *n'est pas dans les catégories familiales*, il erre dans les catégories mondiales, cosmiques [...]. Il est malade du réel, et *non pas de son père-mère* [...]. On dirait que Wolfson suit les traces d'Artaud, qui avait *dépassé la question du père-mère* [...] et voulait en finir avec l'univers du « jugement », découvrir un nouveau continent (Deleuze 1970a : 32).

Enfin, dernière protestation : « Aussi la psychose est-elle inséparable d'un procédé linguistique, *qui ne se confond avec aucune des catégories connues de la psychanalyse*, ayant une autre destination » (je souligne). Dans le même souffle pourtant, cette psychanalyse tant décriée, fournit encore en 1993, la matière d'une nouvelle reformulation du problème du schizo, absente de la première version :

N'est-ce pas même à cette mère-Méduse aux mille pénis, et à cette scission du père, qu'il faut rapporter le double « échec » de Wolfson, c'est à dire la persistance des écarts pathogènes et la constitution de totalités illégitimes ? (Deleuze 1993 : 29)

Et il n'hésite pas ainsi à enrichir son analyse de nouvelles lectures qu'il signale en note comme la nouvelle « interprétation psychanalytique de Wolfson par Piera Castoriadis-Aulagnier [...] [qui] semble ouvrir une perspective plus large » (29), ou encore *L'amour de la langue* de Jean-Claude Milner (32). La dernière spéculation de Deleuze sur Wolfson le schizo en 1993 se fait donc encore en termes psychanalytiques, ce qui n'empêche pas en même temps le philosophe de revenir encore une dernière fois, sur le même « papa-maman » qui le révulse, et qui en est venu à représenter le tout de la psychanalyse, depuis *L'Anti-Œdipe* :

La psychanalyse n'a qu'un tort, c'est de ramener les aventures de la psychose à une rengaine, *l'éternel papa-maman*, tantôt

joué par des personnages psychologiques, tantôt élevé à des fonctions symboliques (Deleuze 1993 : 29-30, je souligne).

Deleuze et Guattari ont souvent rappelé qu'ils ne se contentaient pas de critiquer l'inconscient théorisé par Freud, mais qu'ils en proposaient un nouveau<sup>16</sup>. Pourtant, pour des raisons claires-obscuras, ils continuent à attaquer la psychanalyse. Et contre toute attente, chez le philosophe du devenir, la psychanalyse ne *devient* pas, elle *revient*, et hante ses textes. D'un côté, on constate sa mise en œuvre, d'un bout à l'autre de l'œuvre, sur un mode d'abord explicite puis souterrain ; de l'autre, on remarque son constant dénigrement<sup>17</sup>. Geste paradigmatique, très compliqué, de Deleuze envers la psychanalyse, sans cesse invoquée et guerroyée, alors que par sa philosophie, il s'en serait en principe complètement dégagé. Pour sortir de ce négatif suffocant, revenons alors au possible qu'ouvre la question de la « vie douloureuse », par laquelle nous avons commencé. En effet, pour nous, la rencontre de la pensée de Deleuze avec ce Dehors qu'est Freud et la psychanalyse, relève de l'érection, à la fois singulière et impersonnelle d'un « tas de pierres » autour de « la question de la douleur », tas de pierres ou *cairn* par lesquels ces deux explorateurs ont marqué les lieux de leurs passages, aiguillés par une même énigme douloureuse, chacun poursuivant sa tâche singulière, et faisant leurs chemins sur des

<sup>16</sup> Voir l' « inconscient machinique », « cartographique », « transcendantal », et tous les concepts majeurs qui en sont sortis. Bruno Bosteels a traité de manière originale cet « inconscient cartographique » ainsi que l'œuvre de Félix Guattari indépendamment de Deleuze, dans « From Text to Territory. Félix Guattari's Cartographies of the Unconscious » in *Deleuze and Guattari*, dirigé par Kaufman Eleanor et Kevin Jon Heller, University of Minnesota Press, 1998, pp. 145-174. Voir aussi Joan Broadhurst, *Deleuze and the Transcendental Unconscious*, Coventry : University of Warwick Press, 1992.

<sup>17</sup> À l'instar de ce que fait Deleuze avec Hegel, comme l'a magnifiquement montré Catherine Malabou dans « Who's Afraid of Hegelian Wolves? » in *Deleuze. A Critical Reader*, dirigé par Paul Patton, Blackwell, 1996, pp. 114-138.

routes différentes, chacun se heurtant à des impasses, des lieux de non-passage, qu'ils ont plus ou moins reconnus<sup>18</sup>.

De cette question de la douleur, sourdent, en effet, bien des concepts de Deleuze, si l'on veut bien suivre l'une de ses injonctions critiques : prendre toute l'œuvre, comme un tout, et jusque dans ces détails les plus insolites, dans une « démarche rigoureusement freudienne »<sup>19</sup>. Notre hypothèse est la suivante : à l'entrée du trajet, il y a Sacher-Masoch, et à la sortie, Bartleby, deux personnages conceptuels, qui accomplissent un même mouvement de pensée, dessinent une même ligne de vie, et élaborent une résistance-création, qui est simultanément, résistance-destruction, rejet d'un autre personnage conceptuel, celui-là attractif/répulsif, à savoir, « Freud ». Et les formules de ces deux personnages sont : « Le père n'est rien » (formulée *par* Deleuze) et « la douleur n'est rien » (formulée *via* Deleuze). Tous deux ayant pour tâche fondamentale la « dérision » de la loi du père (pour Sacher-Masoch) ou la libération « de la fonction paternelle » (pour Bartleby) (Deleuze 1993 : 109).

\*  
\*\*

En 1961, au sortir d'un « trou » de huit ans, où il n'a rien produit, selon ses propres dires, mais où se serait fait le « mouvement », c'est l'étrange figure de Sacher-Masoch qui s'impose à Gilles Deleuze (Deleuze 1990 : 189). Et en 1989-1993, en fin de parcours, c'est Bartleby qui surgit, et suscite son enthousiasme :

<sup>18</sup> Image frappante du « cairn » empruntée à Gilles Deleuze, *Critique et clinique, op. cit.*, p. 87.

<sup>19</sup> Ainsi que le remarquait déjà Michel Foucault, dans « *Theatrum philosophicum* », *Dits et écrits*, tome 1, 1954-1975, Éditions Gallimard, p. 948.

Vocation schizophrénique : même catatonique et anorexique, Bartleby n'est pas le malade, mais le médecin d'une Amérique malade, le *Medicine-man*, le nouveau Christ ou notre frère à tous (Deleuze 1993 : 114).

Retour en spirale où Bartleby, comme son frère conceptuel, le masochiste-pervers, s'en prennent au « Père ». Par leurs expérimentations, ils font rêver à une « société sans pères » car « il n'y a pas d'autres dangers que le retour du père » (113). Depuis 1961, où Deleuze se plaint d'emblée de « l'inflation du père » chez Freud, à 1993, un seul désir demeure : éliminer les puissances du père et de la représentation<sup>20</sup>. Or, paradoxalement, et selon un malentendu structural, Deleuze, qui veut élaborer une clinique esthétique et philosophique, passe par la clinique psychanalytique. Il veut, philosophiquement, tuer le père et nier la douleur, mais il construit, étrangement, jusqu'au bout, la psychanalyse comme l'obstacle majeur à cette tâche. Et en un sens, elle l'est, mais pas comme il le pense. Car la psychanalyse appelle aussi de tous ses vœux, au « déclin » et à la dissolution des entités intrapsychiques que sont pour elle le « père » et la « mère », et sa clinique traite essentiellement de ses ratés morbides et douloureux.

Pour Deleuze, le masochiste-pervers est celui qui passe à l'acte et réalise le fantasme où un « père est battu », où « le père n'est rien », en signant des « contrats » avec l'autre, tournant ainsi la loi du père en dérision, condition du plaisir qui *narcotise* la douleur et fait que « la douleur n'est rien ». Ce qui pulvérise l'image courante du masochiste, trouvant le plaisir dans la souffrance : « La formule du masochisme, écrit Deleuze, n'est-elle pas le père humilié ? Si bien que le père serait moins batteur que battu... » (Deleuze 1967 : 54). Il s'agit pour lui d'humilier et d'expulser le père, bafouer sa loi, en la remettant à la mère, « qui se confond avec la loi » (56). Il écrit encore, sans détour,

<sup>20</sup> Gilles Deleuze, « De Sacher-Masoch au masochisme », in *Arguments*, numéro 21, 1961, p. 42.

[Qu']à la dénégation magnifiante de la mère (« Non, la mère ne manque symboliquement de rien »), correspond la dénégation annulante du père (« *Le père n'est rien* », c'est à dire est privé de toute fonction symbolique) (57, je souligne)<sup>21</sup>.

Bartleby, quant à lui, qui « préférerait ne pas », va à l'extrême de l'indifférence à tout, y compris à la douleur. Il rend tout le monde fou parce qu'il a trouvé la formule qui *narcotise* la douleur, de celui pour qui « la douleur n'est rien » à savoir, exactement, la formule de « l'Indolent ». Celui dont la « volonté de néant », est indiscernable d'un « néant de volonté », envers mélancolique selon nous du masochiste-pervers (Deleuze 1993 : 92).

La « rencontre » de Deleuze et de Freud, comme résistance créatrice à la psychanalyse, aura donc produit, par la médiation de ces personnages conceptuels, une nouvelle formule de l'inconscient, soit « l'Inconscient Indolent » deleuzien, mis en œuvre dans ses textes et sa philosophie. (« Indolent » est un terme vieilli qui signifie « qui ne souffre pas », « indifférent », « insensible », qu'on emploie encore de nos jours en médecine pour parler de cancers du système immunitaire, comme les lymphomes indolents, c'est à dire indolores.) Or « indolent » (de *dolere*, souffrir) est un terme qui contient un doublet homonymique « dol » de *dolus*, « ruse », qui fait signe du « contrat » dans le masochisme, tel qu'il a été mis en

---

<sup>21</sup> Peu d'études philosophiques deleuziennes s'intéressent au personnage conceptuel du « masochiste », comme s'il ne faisait pas partie du système philosophique dans son ensemble. En raison des aspects formels du roman de Sacher-Masoch, soulignés par Deleuze, quelques critiques littéraires s'aventurent sur ce chemin, notamment Eugène Holland et Ronald Bogue. Quant aux psychanalystes, ils ne prennent pas trop au sérieux cette intrusion dans la clinique du masochisme, comme par exemple Georges-Philippe Brabant, dans « Masoch ou... masochisme ? » à propos de la présentation de Gilles Deleuze de *La Vénus à la fourrure*, in *L'Inconscient*, numéro 6, 1968, p. 123-130. Rare exception qu'il faut saluer, la « pop philosophie » de Mehdi Belhaj Kacem, qui place ce texte au fondement d'une ontologie, d'une éthique stoïque du désir et d'une théorie de l'affect, dans le sillage de Jacques Lacan et d'Alain Badiou.

évidence par Deleuze. En effet, en droit, il désigne les « manœuvres frauduleuses destinées à tromper quelqu'un pour l'amener à passer un acte juridique (captation, fraude, tromperie) »<sup>22</sup>. Or le contrat qui lie le Masochiste à sa « Dame », est entaché de « dol », puisqu'en fait, pour lui, il n'y a pas d'autre, sauf cet autre qu'il force à le forcer, qu'il éduque à servir son « indolent » plaisir, qui ne le fait souffrir que par ruse, par jeu, par une opération humoristique qui consiste à montrer l'absurdité de la loi du père<sup>23</sup>.

Deux personnages conceptuels de la philosophie deleuzienne figurent ainsi son devenir masochiste-mélancolique. De l'un à l'autre, de 1961 à 1993, un trajet, une vie philosophique, encore à penser, sous le signe de Masoch et de Bartleby, comme nous commençons à le faire ici. Dans le processus, le Freud de Deleuze deviendra son « souffre-douleur », qu'il attaquera jusqu'au bout, comme par habitude et « cruauté » mélancolique retournée contre lui-même, contre son propre corpus, répudié, renié<sup>24</sup>. Quand bien même cela ne serait plus nécessaire, ayant créé son propre système et formulé ses propres concepts, à nuls autres pareils.

Car Deleuze réserve à Freud un traitement spécial. En effet, il n'est pas traité en lui même, à partir de l'ensemble de son œuvre et en détails, à l'instar des vedettes de son histoire de la philosophie (Hume, Bergson, Nietzsche, Spinoza, Kant ou Leibniz), ou de la littérature (Proust, Kafka, Beckett), ou des arts (Bacon pour la peinture, Godard pour le cinéma, Bene pour le théâtre). Il n'est traité ni comme « ami » (Foucault, Châtelet) ni comme *ennemi* (Hegel). Encore moins comme maître influent, (Sartre, Canguilhem, ou même

---

<sup>22</sup> *Le Petit Robert*, 1991, p. 565.

<sup>23</sup> Peter Hallward, dans de nombreux articles a bien mis en évidence, ce « monde sans autres » chez Deleuze ; voir, entre autres « Deleuze and the world without others », *Philosophy Today*, 41, 4, 1997, pp. 530-544. Ou encore, le passage consacré à Deleuze dans son *Badiou. A subject to truth*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 2003, pp. 174-180.

<sup>24</sup> Voir Jacques Hassoun, *La cruauté mélancolique*, Éditions Aubier, 1995.

Lacan). Bref, on peut parcourir toute l'œuvre de pensée de Deleuze, en long et en large, de haut en bas, rapidement et lentement, un seul nom revient sans cesse – Freud – convoqué d'une seule et même manière : admiration (à l'égard du « génie »), haine (à l'égard du fondateur d'un savoir/pouvoir, d'une discipline). Et seule la psychanalyse, comme langage et savoir, induit les mêmes gestes et comportements : reconnaissance partielle de son utilité (on peut encore se servir de sa « machinerie de l'inconscient » et d'autres petites trouvailles), mais objet obscur de haine (comme nouvelle religion du père), désir d'en finir avec elle (comme nouvelle loi), comme avec ce qu'elle promet (de nouvelles formes de « moi » ou de « sujets, clivé, divisé »), ce qu'elle multiplie (les névrosés, les plaintifs de tous ordres, les arts-jérémiades), et suscite (l'une des épidémies intellectuelles les plus nocives du siècle (l'*interprétose* de la représentation). Et surtout volonté forcenée d'en finir avec son concept majeur, « l'inconscient », qui n'en est même pas un (puisque Freud n'a découvert ni le mot ni la chose mais une formule d'inconscient qui aurait fait son temps selon Deleuze, concept mort-né, « pourri » dès l'origine)<sup>25</sup>. Enfin, des trois héros de la modernité Marx-Freud-Nietzsche, seul Freud doit disparaître : on n'a rien à redire à Nietzsche (admiré pour les quelques coups définitifs qu'il a génialement et jusqu'à la folie, fomentés contre les sources de l'Occident judéo-chrétien), ou à Marx (dont la « grandeur » inspirait encore les derniers moments de la pensée de Deleuze). En revanche Freud, non seulement n'aurait plus rien à nous dire mais en outre, il y aurait beaucoup à redire à son sujet.

<sup>25</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, « Ce que nous attaquons [...] c'est la psychanalyse elle-même dans sa pratique et sa théorie. Et à cet égard, il n'y a pas contradiction à dire que c'est quelque chose de formidable, et que dès le début ça tourne mal. Le tournant idéaliste, il est là dès le début. Ce n'est pas contradictoire: des fleurs magnifiques, et pourtant c'est pourri dès le début », « Entretien sur *L'Anti-Œdipe* », in *L'Arc*, numéro 49, 1972, pp. 49-50.

\*  
\*\*

De l'exemple du « fatigué » dès 1945-46 à celui de *L'épuisé*, la littérature est partout présente chez Gilles Deleuze<sup>26</sup>. Un regret cependant chez lui : « Je n'ai pas eu l'occasion de faire pour la littérature le livre que je souhaitais » (Deleuze 1990 : 196). Déjà en 1967, il en avait caressé le rêve, à savoir trouver « un rapport énonçable entre littérature et clinique psychiatrique », dont la *Présentation de Sacher-Masoch* n'était qu'un premier exemple. Et encore en 1988, son rêve était de proposer un ensemble d'études intitulées *Critique et clinique*. Est-ce que celui publié en 1993 est la réalisation de ce projet ? Peut-être. Quoiqu'un grand nombre de ces articles « cliniques » ne soient que des reprises, considérablement modifiées<sup>27</sup>. Et que ces anciennes études à dominante psychanalytique (entre 1961 et 1970) résistent encore trop. Entre répudiation, ré-écriture et rature, les textes ne se laissent pas aisément traduire en termes vitalistes deleuziens<sup>28</sup>. L'« Avant-propos » ainsi que le premier chapitre intitulé « La littérature et la vie », s'ils précisent sans ambiguïté la tâche d'une nouvelle clinique

<sup>26</sup> Gilles Deleuze, « Dires et profils », *Poésie*, numéro 36, décembre 1946, p. 68.

<sup>27</sup> Voir Ronald Bogue, *Deleuze and Literature*, Routledge, 2003, pour une introduction d'ensemble à la question.

<sup>28</sup> Évoquer toutes les citations de la psychanalyse dans le texte deleuzien n'est matériellement pas possible ici. On insistera cependant sur un certain « roman familial », tel qu'il le raconte lui-même : il a longtemps cru possible une conciliation de ses résultats avec ceux de la psychanalyse. En revanche, Félix Guattari, élève et analysant de Lacan, psychanalyste, l'était à la manière d'un « fils » c'est à dire qui « sait déjà qu'il n'y a pas de conciliation possible », *Pourparlers*, Éditions de Minuit, 1990, p. 197. Ainsi, affirme Deleuze, c'est Félix Guattari qui « m'en a sorti ». D'autant plus que léger, sans dettes, et sans complexe, il pratique la philosophie en toute « innocence », et peut s'essayer à rendre la psychanalyse « inoffensive ».

littéraire, ne réalisent que très partiellement encore le programme<sup>29</sup>. Peut-être en raison de leur inflexion psychanalytique première.

On nous pardonnera peut-être de chausser les bottes de l'ogre, pour arpenter ainsi l'œuvre de Deleuze, mais la nature de notre sujet – et l'espace matériel qui lui est réservé – impose ces accélérations et ces raccourcis. C'est que nous nous sommes fixée un autre objectif : débroussailler un chemin, en fonction d'intérêts qui nous sont propres, à l'écart des polémiques de la dernière décennie, des lectures philosophiques « savantes », des lectures anti-freudiennes, antipsychanalytiques, comme des lectures « politiques » de l'œuvre de Deleuze. Éviter la paraphrase, l'imitation pieuse ou l'exégèse, pour dessiner un autre portrait du couple Deleuze-Freud, à partir du problème de la douleur. Et de Deleuze, personnage conceptuel de l'Indolent. Celui que l'on peut entendre dire en 1988-89, à la lettre « M comme maladie » de *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, qu'il aura eu le privilège d'avoir une maladie sans douleur et curable, au moment où elle fut diagnostiquée, en 1968. Soit, exactement, une maladie qui ne fait pas souffrir – indolente donc<sup>30</sup>.

Ainsi, c'est dans cette clinique esthétique et philosophique, que la rencontre traumatique avec Freud et la psychanalyse a lieu. Deleuze

---

<sup>29</sup> En résumé, il rappelle qu'on « n'écrit pas avec son moi, sa mémoire et ses maladies » et que « l'artiste ou le philosophe ont souvent une petite santé fragile, un organisme faible. Mais ce n'est pas la mort qui les brise, c'est plutôt l'excès de vie qu'ils ont vu, éprouvé, pensé. Il y a un lien profond entre les signes, l'événement, la vie, le vitalisme [...]. Tout ce que j'ai écrit était vitaliste », *Pourparlers, op. cit.*, p. 196.

<sup>30</sup> Sa tuberculose (héritée, dit Deleuze), diagnostiquée en 1968, exigera une ablation de poumon, et s'aggraverait soudainement en 1992. Elle aura été précédée par une « primo-infection » durant la période de ses épreuves d'agrégation, selon Maurice de Gandillac, « Premières rencontres avec Gilles Deleuze », in *Tombeau de Gilles Deleuze*, dirigé par Yannick Beaubatie, Éditions Mille Sources, 2000, p. 31. Sur la « fatigue » et la « maladie » comme point de vue sur la santé, voir la transcription de *L'Abécédaire* en anglais, par Charles Stivale :

<http://www.langlab.wayne.edu/CStivale/D-G/ABC2.html>

croit étrangement d'abord qu'il peut cheminer à leurs côtés<sup>31</sup>. Puis quelque chose arrive ou est déjà arrivé. On n'en saura jamais rien, sauf l'essentiel, les effets créateurs de cet événement, la formulation d'une des philosophies majeures du xx<sup>e</sup> siècle. Dans ce processus, la psychanalyse, devient le suppôt pour Deleuze de la nouvelle science et religion du père, comme de la clinique de la douleur. Elle est ce dont il ne veut rien savoir, mais aussi, ce qui lui permet de créer. Il la met de côté, de manière vitale, conçue une fois pour toutes comme ce qui pourrait l'empêcher d'être tout ce qu'il peut, de découvrir, sous la houlette de Spinoza « ce que peut un corps », comme sous les mots-souffles d'Artaud, ce que c'est que de se faire « un corps sans organes ». Résistance féconde, puisqu'il crée ainsi, à son corps défendant, le personnage de l'Indolent, notre stoïque contemporain.

---

<sup>31</sup> Comme le rappelle Jean-Claude Dumoncel : « À travers la critique deleuzienne du freudisme se maintient aussi, du *Masoch* à *Critique et clinique*, un point d'accord décisif comme constante : à savoir que le pathologique et la perversion sont des voies d'accès privilégiées au normal. » *Le Pendule du Docteur Deleuze : une introduction à L'Anti-Œdipe*, L'unebévée éditeur, 1999, p. 49.

**Bibliographie**

- Le Petit Robert* (1991). Paris : Dictionnaire Le Robert, 1991.
- Assoun, Paul-Laurent (1997). *Corps et symptôme*, tome 2, Éditions Economica.
- Beaubatie, Yannick (dir.) (2000). *Tombeau de Gilles Deleuze*, Tulle : Éditions Mille Sources.
- Belhaj Kacem, Mehdi (2004). *L'Affect*, Auch : Éditions Tristram.
- Bogue, Ronald (2003). *Deleuze and Literature*, Routledge Publishing.
- Bosteels, Bruno (1998). « From Text to Territory. Félix Guattari's Cartographies of the Unconscious », in *Deleuze and Guattari. New Mappings in Politics, Philosophy, and Culture*, dirigé par Eleanor Kaufman et Kevin Jon Heller, Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Boundas, Constantin (2003). « The Ethics of Counter-Actualization », in *Concepts*, hors-série : « Gilles Deleuze 2 », Mons : Éditions Sils Maria.
- Brabant, Georges-Philippe (1968). « Masoch ou... masochisme ? », in *L'Inconscient*, numéro 6.
- Broadhurst, Joan (1992). *Deleuze and the Transcendental Unconscious*, Coventry : University of Warwick Press.
- Chartier, Jean-Pierre (1979). « Une lecture de Gilles Deleuze avant *L'Anti-Œdipe* », in *Évolution psychiatrique*, volume 44, numéro 2.
- David-Ménard, Monique (2005). *Deleuze et la psychanalyse*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Deleuze, Gilles (1945). « Description de la femme : pour une philosophie d'autrui sexuée », in *Poésie*, numéro 28, octobre-novembre 1945.
- \_\_\_\_\_ (1946). « Dires et profils », in *Poésie*, numéro 36, décembre 1946.
- \_\_\_\_\_ (1961). « De Sacher-Masoch au masochisme », in *Arguments*, numéro 21.
- \_\_\_\_\_ (1967). *Présentation de Sacher-Masoch*, Paris : Éditions de Minuit.

- \_\_\_\_\_ (1968). *Différence et répétition*, Paris : Presses Universitaires de France.
- \_\_\_\_\_ (1969). *Logique du sens*, Paris : Éditions de Minuit.
- \_\_\_\_\_ (1970a). « Schizologie », préface à Louis Wolfson, *Le schizo et les langues*, Paris : Éditions Gallimard.
- \_\_\_\_\_ (1970b). *Proust et les signes*, Paris : Presses Universitaires de France.
- \_\_\_\_\_ (1990). *Pourparlers 1972-1990*, Paris : Éditions de Minuit.
- \_\_\_\_\_ (1993). *Critique et clinique*, Paris : Éditions de Minuit.
- \_\_\_\_\_ (1995). « L'immanence : une vie... », in *Philosophie*, 47, septembre 1995.
- \_\_\_\_\_ (2002). *L'Île déserte et autres textes : textes et entretiens 1953-1974*, édition préparée par David Lapoujade, Paris : Éditions de Minuit.
- Deleuze, Gilles, et Félix Guattari (1972a). *L'Anti-Œdipe*, Paris : Éditions de Minuit.
- \_\_\_\_\_ (1972b). « Entretien sur *L'Anti-Œdipe* », in *L'Arc*, numéro 49, 1972. Republié dans Gilles Deleuze, *Pourparlers 1972-1990*, Paris : Éditions de Minuit, 1990, pp. 24-38.
- \_\_\_\_\_ (1980). *Mille plateaux*, Paris : Éditions de Minuit.
- Derrida, Jacques (2000). *États d'âme de la psychanalyse*, Paris : Éditions Galilée.
- \_\_\_\_\_ (2003). *À chaque fois unique la fin du monde*, Paris : Éditions Galilée.
- Dumoncel, Jean-Claude (1999). *Le Pendule du Docteur Deleuze : une introduction à L'Anti-Œdipe*, L'Unebévue éditeur, 1999.
- Foucault, Michel (2001). « Theatrum philosophicum » [1970], in *Dits et écrits*, tome I, 1954-1975, Paris : Éditions Gallimard.
- Gandillac, Maurice de (2000). « Premières rencontres avec Gilles Deleuze », in *Tombeau de Gilles Deleuze*, dirigé par Yannick Beaubatie, Tulle : Éditions Mille Sources.
- Goicoechea, David, et Marko Zlomislic (dir.) (1992). *Studies in Postmodern Ethics* : « Joyful Wisdom. Sorrow and an Ethics of Joy », volume 2, St. Catharines : Thought House.

## TRAHIR

- Hallward, Peter (1997). « Deleuze and the world without others », *Philosophy Today*, volume 41, numéro 4.
- \_\_\_\_\_ (2003). *Badiou. A Subject to Truth*, Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Hassoun, Jacques (1995). *La Cruauté mélancolique*, Paris : Éditions Aubier.
- Leclercq, Stefan (2003). *Gilles Deleuze, immanence, univocité et transcendantal*, Mons : Sils Maris éditions.
- Malabou, Catherine (1996). « Who's Afraid of Hegelian Wolves? », in *Deleuze. A Critical Reader*, dirigé par Paul Patton, Blackwell Publishing.
- Proust, Françoise (2000). « Le style du philosophe », in *Tombeau de Gilles Deleuze*, dirigé par Yannick Beaubatie, Tulle : Éditions Mille Sources.
- Rabouin, David (2002). « La pensée du désir, un échec ? », in *Magazine littéraire*, 406, février 2002.
- Rajchman, John (2001). *Pure Immanence. Essays on A Life*, New York : Zone Books.
- Stivale, Charles J. (2000). « Overview of Gilles Deleuze's ABC Primer, with Claire Parnet », dernière mise à jour le 17 août 2009 : <http://www.langlab.wayne.edu/CStivale/D-G/ABCs.html>
- Wolfson, Louis (1970). *Le schizo et les langues*, Paris : Éditions Gallimard.
- Wyschogrod, Edith (1990). *Saints and Postmodernism. Revisioning Moral Philosophy*, Chicago : University of Chicago Press.
- Žižek, Slavoj (2004). *Organs without Bodies. On Deleuze and Consequences*, Routledge Publishing.
- Zourabichvili, François (1994). *Deleuze. Une philosophie de l'événement*, Paris : Presses Universitaires de France.